

## CHAPITRE 1

Le glas sonnait, un après-midi de novembre. Un vent humide courait sur la colline, tandis que des nuées de feuilles tombaient en tourbillons sur les allées du cimetière de Saint-Jean. Un fourgon mortuaire avançait sur la petite allée qui quittait la place de l'église. Dans le ciel, un pâle rayon de soleil, presque illusoire, tentait de passer au travers des nuages. Les gens se serraient, comme unis par un lien de chaleur. Mathilde allait à sa dernière demeure comme s'il s'agissait de sa dernière promenade. Le chemin était le même et, depuis longtemps, elle le connaissait. Chaque jour, quelle que soit la saison, elle allait de ses petits pas comme pour rendre une visite à quelqu'un. Ces derniers jours, elle avait manqué une journée, et l'on s'était inquiété de cela. À force d'habitude, chacun voyait, en cette silhouette voûtée, une image perpétuelle au travers d'une fenêtre, d'un volet à persiennes, d'une porte entrouverte.

— Bonjour, Mathilde !

— Bonjour, Lucie !

Les voix s'arrêtaient là. Mathilde hochait la tête comme si elle continuait en elle la conversation. Pourtant, un après-midi, on ne vit pas la vieille dame. La voisine alerta le maire, puis le curé. Tous deux tapèrent à la porte et rien ne bougea à l'intérieur. Lorsqu'on força cette dernière, ils

virent Mathilde dans son fauteuil. Curieuse image, un mince filet de lumière venant d'une lame de volet disjointe éclairait son visage. On aurait cru qu'elle dormait, que son sommeil ne s'était pas interrompu, qu'aucun rêve n'avait fait bouger ce petit sourire, qui, telle une touche d'aquarelle, se dessinait sur ses lèvres. Son visage, penché vers sa main qui tenait une photographie, semblait encore la regarder. Lucie s'approcha d'elle et, passant ses doigts sur les paupières, les ferma, sans rien dire. Puis, tenant son mouchoir qui cachait ses pleurs, elle dit d'une voix grave :

— Maintenant, Mathilde est avec Adrien.

Elle lui ôta la photo, doucement, comme si elle avait enlevé quelque chose de précieux.

— Il faudra la lui laisser, dit-elle, en posant la photo sur le petit guéridon qu'un tapis brodé et dentelé recouvrait.

Dans le village, la nouvelle avait couru et même dans l'école, la maîtresse avait appelé la cantinière afin qu'elle la remplace quelques instants. Lisa, elle s'appelait ainsi, connaissait bien Mathilde. Celle-ci l'avait logée durant une période, et les deux femmes, qu'un fossé d'années séparait, étaient devenues des amies. Lisa, en entrant dans la grande pièce, revit en un instant sa première fois.

— Entrez, mademoiselle, venez près de moi.

Cette fois-ci, elle vint près d'elle, posa sa main doucement sur la sienne, comme elle le faisait parfois lorsque, rentrant tard, elle retrouvait la vieille dame dans ce même fauteuil.

— Mathilde, je suis rentrée, lui glissait-elle à l'oreille.

Mathilde se réveillait alors, comme si elle avait assuré la garde de quelque chose et que, surprise, elle disait :

— Mais je ne dormais pas, je pensais !

Toutes deux éclataient de rire et la jeune femme approchait un tabouret, afin qu'elles fussent bien près l'une de l'autre. L'hiver, elle ranimait la flamme de la cheminée, secouant les derniers tisons, mettant une petite brassée de bois mort.

— Juste une flambée, Mathilde, cela va vous réchauffer.

L'été, elle fermait les volets, laissant les fenêtres accrochées par une ficelle.

— Je ferme, pour que la fraîcheur de la nuit entre, demain il fera chaud.

Puis elle revenait près d'elle, et ces deux femmes, que tout pouvait séparer, refaisaient le monde.

Le monde ! Chacune en connaissait une partie, mais leur discours était comme deux livres sur les rayons d'une bibliothèque. Chaque livre était passé d'une main dans l'autre, apportant à l'une et à l'autre des images, des émotions.

Lisa, lorsqu'elle avait pour la première fois rencontré Mathilde, arrivait de sa ville natale. Sa voiture, une quatre chevaux Renault, avait fait sensation dans le village ! Surtout, en descendant de celle-ci, elle était allée à l'avant pour ouvrir le coffre et en sortir un carton de livres. Les vieux, assis sur le banc de pierre devant l'auberge, s'étaient levés pour venir voir. La minijupe fut plus remarquée par deux grands dadais qui, sur des vieux vélos, faisaient des tours de la place, se rapprochant du véhicule et lorgnant au passage la dentelle du « panty » qui dépassait.

Mathilde ne trouva rien à redire à cette tenue, elle disait que cela était l'affaire de la jeune fille.

Les deux femmes furent très vite complices de ce genre d'affaires, Mathilde se régalaient du spectacle derrière sa fenêtre. Elle convenait qu'elle aussi avait vécu ces mêmes moments lorsque son Adrien était revenu de la Grande Guerre. Celui-ci l'avait quittée en grande robe, il la retrouvait cheveux raccourcis et robe courte. Parfois, elle disait à Lisa :

— Montrez-moi comment vous êtes fagotée aujourd'hui !

Lisa tournait alors sur elle-même, virevoltait comme ivre de cette jeunesse qu'elle possédait et qu'elle offrait en image à la dame.

— Enfin, Lisa, ne me dites pas que c'est pas un peu court ; que vont regarder vos élèves ?

Lisa tirait la jupe vers le bas et, embrassant la vieille dame, elle s'enfuyait en riant.

— Baissez votre jupe ! criait Mathilde.

Le film s'arrêta net, et Lisa n'évalua pas sur le moment combien de temps elle était restée sur le pas de la porte. Tous les gens qui s'y trouvaient l'avaient laissée, respectant le lien affectif entre la vieille dame et elle. Lisa s'approcha du fauteuil comme elle l'avait fait la première fois. Le sourire n'avait pas bougé, et elle crut un instant, naïvement, que c'était pour elle. Pour elle seule, pour elle seule cet instant de vie à jamais figé, qui échappait au côté sordide de la mort.

Le rayon de lumière s'était déplacé, pareillement à une ombrelle que Mathilde aurait tenue au-dessus d'elle. La lumière avait complètement auréolé le visage, lui donnant au-delà des ans un regain de jeunesse. Lisa s'agenouilla, posa sa tête sur le tablier de satin noir et dit d'une voix tremblante :

— Mathilde, Mathilde, nous devons nous voir ce soir...

Et, se relevant, elle approcha sa bouche de son oreille, comme avant, et personne n'entendit ce qu'elle lui glissa...

## CHAPITRE 2

La maison de Mathilde se trouvait au bord de ce chemin du cimetière, non loin de la place du village. Une grande maison aux volets d'un gris passé, qui témoignait d'une longue existence. La façade était parcourue par une grande glycine qui, au printemps, inondait de senteurs puis, en été, répandait une ombre mouvante selon les caprices du vent. Des oiseaux y nichaient et leurs piailllements dès l'aube annonçaient la levée du jour. Cette bâtisse tranchait sur les autres maisons par la jointure de ses pierres au mortier chaulé. De l'extérieur, on ne pouvait imaginer qu'il y avait une présence, sauf que parfois un grincement de volet, ou un glissement d'un store de jonc, voire un rideau s'entrebâillant, signifiait qu'il y avait quelqu'un.

— Mathilde ? Mathilde ? C'est moi ! Lisa ! Mathilde, combien de fois je vous ai dit de ne pas laisser votre porte entrouverte ! Tout le monde peut entrer chez vous !

On entendait les pas dans cette maison, car le sol de tomnettes de terre rouge, parfois disjointes, laissait entendre un chuintement sec. Tout le bas de l'habitation était ainsi. Quant au haut, un seul étage le composait. On devinait la présence de quelqu'un, car les marches de l'escalier geignaient, craquaient. On eût dit, comme dans un conte de fées, que le bois reconnaissait la personne et lui parlait d'une voix allant de la plainte au petit claquement

des planches, comme si un soupir s'échappait. Mathilde parcourait sa maison et ses bruits la rassuraient.

Lisa embrassa Mathilde, lui passant doucement la main sur le visage ; elle lui disait chaque fois que sa peau était douce, que son parfum aussi était agréable.

— De l'eau douce, de l'huile de paraffine et de la lavande, ma chérie ! C'est mon truc à moi, ponctuait Mathilde.

Quand elle disait « truc », Lisa éclatait de rire. Ce mot dans cette phrase d'une vieille dame était d'une modernité extraordinaire. Cela supposait une vivacité de l'esprit, mais surtout une connaissance très actualisée du monde du moment. Mathilde disait aussi qu'elle avait roulé sa bosse avant d'être là, faisant défi aux années passées. Elle se tenait bien droite, et pour cela prenait un air un peu pincé, comme si cette attitude pouvait accréditer sa parole.

— Bon, as-tu eu des nouvelles de ton frère ?

— Non, rien depuis un mois. Je ne sais pas quoi penser, et la radio n'est pas très optimiste. En Algérie, il y a des soldats qui tombent dans des embuscades.

Mathilde, comme si un petit vent avait doucement pris sa main, la posa sur celles de Lisa, presque comme une caresse apaisante, et lui dit :

— Tu sais, moi aussi j'ai connu ces moments-là, quand mon Adrien est parti à la guerre. C'était bien long parfois, mais je communiquais avec lui par la pensée, tous les soirs, et nous nous parlions. Les lettres du front de la Marne ne me parvenaient que visées par la censure. Je lisais entre les lignes. Allez, faut pas t'inquiéter, ton frère est très occupé. Tu m'as dit qu'il était instituteur auprès des petits Algériens ?

— Oui, c'est ce qu'il m'a écrit récemment. Son village est près des événements, et j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose. Sinon, il me disait que ce qu'il fait doit permettre aux jeunes villageois de ne pas se faire enrôler par le FLN. Il m'a dit aussi qu'un jeune garçon lui avait conseillé de ne pas sortir un certain soir. Dans la nuit, il y a eu une attaque, et deux soldats ont été tués. Il dort toutes les nuits avec son revolver sur lui.

Un long silence s'installa alors, et Mathilde le respecta, comme si toutes deux le partageaient. Puis, comme un coup d'éclair, Mathilde secoua Lisa :

— Allons ! Ne nous laissons pas aller, tu vas voir, demain, tu auras des nouvelles ! Tu sais, j'ai le nez !

Disant cela, Mathilde avait fait bouger son nez ! C'était sa façon, très fée Carabosse, de repousser les angoisses et aussi d'éloigner les pensées noires.

Puis la vie un instant figée, comparable à la nature morte d'un tableau, reprit. Les deux femmes se mirent à vaquer à diverses tâches ménagères, s'interrompant parfois pour une conversation pratique.

En fait, toutes deux partageaient un grand espace, surtout Lisa dont la grande chambre dominait le jardin. On y accédait en montant l'escalier dont la rampe de bois ciré accompagnait aussi la musique des marches.

Un palier recouvert d'un long tapis desservait plusieurs pièces, tandis qu'au fond, une porte permettait un accès au grand grenier. En entrant dans sa chambre, Lisa embrassait la pièce du regard. En face de l'entrée, une immense fenêtre aux carreaux bordés de boiserie répandait un éclairage qui variait en intensité et couleur selon les saisons. À droite, un grand lit aux barreaux de cuivre jaune, avec une grande couverture de laine rouge. À gauche, un immense bureau qui, lui, était recouvert de livres et de cahiers d'école.

Sur les murs, des tableaux d'un autre siècle, une immense glace biseautée, encadrée de bois doré. Ce qui pouvait paraître gênant pour Lisa était la photo d'un militaire en tenue. En s'approchant de celle-ci, on pouvait voir l'insigne du régiment et son numéro. Lisa l'avait remarqué et, par son sourire, ce personnage la rassurait. Chaque fois qu'elle entrait dans la pièce, elle le saluait en esquissant un salut militaire.

— Salut Adrien !

L'image ainsi figée était celle d'Adrien, celui dont parlait parfois Mathilde.

Lisa n'aimait pas trop les vieilleries, mais ce cadre lui inspirait confiance, comme si une onde protectrice avait fait un pacte avec elle. L'homme, dont une petite moustache brisait harmonieusement le visage, souriait. La main droite sur le pommeau de son sabre, l'autre tenant un képi juste sous le cœur. L'ensemble était entouré d'un halo ovale. Le temps avait donné à la photo une touche de couleur marron, mais les traits étaient demeurés intacts. Curieusement, les yeux étaient centrés sur le milieu de la pièce, et qui se trouvait dans cet axe se sentait ainsi observé.

En ouvrant la fenêtre, elle pouvait découvrir le jardin. Celui-ci, grand désordre végétal, se couvrait de taches colorées qui changeaient selon les saisons. Au centre, une allée le long de laquelle courait une vigne vierge embaumant l'air. L'hiver, l'espace s'éclaircissait, ne laissant place qu'à de grands bouquets de pensées, de chrysanthèmes. Au fond, une petite bâtisse contenait les outils de jardin, et les vestiges d'un atelier de menuiserie.

Au milieu de ce havre de paix, une petite mare sur laquelle émergeaient çà et là des nénuphars. Quelques grenouilles y gâtaient et, à la saison des amours, coassaient de concert avec les oiseaux de nuit.

Lisa avait pris possession de cette pièce, mais aussi de tout son environnement familier dont Mathilde était l'essence même.

Pourtant, un espace demeurait mystérieux. Mathilde avait occulté le grenier des lieux de visite. L'esprit curieux de Lisa l'emporta sur cette forme d'interdiction. Mathilde lui avait dit combien ce grenier était dangereux, prétextant des planches pourries, des encombrements des plus hétéroclites. Son affirmation révélait une certaine hantise, qui se traduisait par des mots autoritaires, comme dictés par la peur.

Mais peur de quoi ? se disait-elle. Elle raconte des histoires ? Que peut-il y avoir de si mystérieux dans ce grenier ?